

Deux jours après, à Paris, dans un brillant magasin d'orfèvrerie.

Mère, tante, Maria et le jeune homme choisissent. Tante voudrait du Louis XV. Mère préférerait de l'Empire. Maria cause à l'écart avec son fiancé.

Elle parle avec insistance...

— Je voudrais que le chiffre fût de vous... Oui, de vous !

— C'est difficile, songez, ici !...

— Vous dessinez à la perfection...

— Mais... ici !

Et pendant que l'Empire baisse et que Louis XV gagne du terrain, Maria tire son porte-cartes, et tendant le crayon à son fiancé :

— Allons, Maurice... dit-elle avec un de ces sourires auxquels, tout bardés de fer qu'ils étaient, les chevaliers du moyen âge ne savaient pas résister.

Et Maurice, d'une main artistique, jette son projet sur le papier... la couronne ici... resserrant les deux lettres.

— Tu... Vous mettrez bien un petit riquiqui par ici ?

— Oui, mais très sobre... une ligne presque religieuse.

Et la tête à la fois penchée sur l'épaule et sur le dessin, elle regarde le chiffre élégant qui s'achève, semblant vouloir le faire naître d'une inspiration commune.

— C'est bien, Maurice, très bien !

Et elle le remercie d'un bon regard.

Puis, tous les deux portent le dessin à l'orfèvre qui discute toujours son Louis XV et son Empire.

L'orfèvre jette un coup d'œil d'abord distrait, puis aussitôt un vif étonnement se peint sur sa figure :

— Mais Mademoiselle ?... Mais Monsieur ?...

— ... ?

La mère, la tante, la jeune fille, le jeune homme, tout le monde regarde l'orfèvre :

— Mais, Mademoiselle, répète-t-il en tournant et retournant la feuille, avec l'air d'un brave homme très ennuyé, et qui, malgré tout, veut prendre les intérêts de ses clients.

— Mais enfin quoi... ? fait la jeune fille...

— On ne marque plus l'argenterie !

— On ne marque plus ? ? ?

— Non... plus jamais ! Ce n'est plus la mode.

— Et pourquoi ?... demande chacun stupéfait.

— Pourquoi... ? Mais il faut tout prévoir dans la vie d'ici-bas... J'en ai tant vu, moi qui vous parle !... On est sincère, on s'aime bien... on s'aimera toujours... on se comprend, et puis un nuage arrive... on se boudé... on se fâche... et c'est moi qui suis blâmé par les familles, pour n'avoir pas prévu.

— Tout cela n'a rien à voir avec l'argenterie !... s'écrie la jeune fille.

— Pardon, Mademoiselle... Excusez moi si je précise... vous m'y obligez un peu... Mais supposez que marque toute votre argenterie... et si dans un an... dans deux, vous venez à divorcer... ?

!!!...

PIERRE L'ERMITE.

POUR ARRÊTER LES CHEVAUX EMPORTÉS

Se doute-t-on du nombre d'accidents causés par la plus noble conquête de l'homme ? dit *Le Magasin Pittoresque*. D'après une statistique dressée par un de nos grands confrères de la presse quotidienne, le cheval aurait sur la conscience près de dix mille accidents de personnes, bon an mal an : 850 morts en chiffres ronds et plus de 9000 blessés.

Ce qui paraît, en outre, absolument acquis c'est que le cheval tue ou blesse chaque jour deux fois plus de Français que le chemin de fer, la bicyclette et l'automobile réunis. L'impitoyable statistique dont nous parlons ci-dessus le prouve d'une manière indiscutable. La moyenne des accidents causés par ces trois derniers moyens de locomotion serait, en effet, de 350 environ par mois, alors que les victimes du cheval se comptent par 800 et plus.

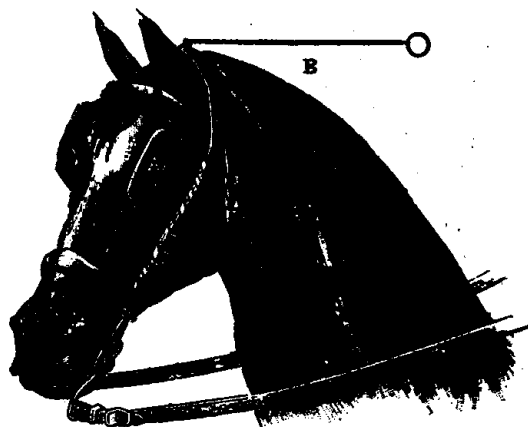
Il faut donc en prendre son parti, et, sans s'attar-

der à un sentimentalisme au moins exagéré, puisque, après tout, notre vie est en jeu, chercher, non à supprimer les chevaux, ce qui serait absurde, mais à les rendre inoffensifs. Et comment ? En prévenant leurs écarts fâcheux, principalement, en les empêchant de s'emballer, car ce sont surtout les " emportements " de Pégase, qu'il soit pur-sang ou haridelle de fiacre, qui occasionnent le plus grand nombre d'accidents.

On a essayé déjà, sans le moindre succès, du reste, différents systèmes de mors, de freins ou d'entraves, destinés à arrêter—quelques-uns même automatiquement—ces emballages funestes. Les uns avaient l'inconvénient de ne pas agir assez vite, les autres, de blesser le cheval ou encore de l'exposer à des chutes aussi dangereuses pour l'animal que pour les personnes qui se trouvent dans la voiture.

Un hasard singulier, comme cela se produit souvent, devait donner la solution du problème.

Il y a quelques années, éclatait un grand incendie dans les écuries du service du camionnage, près de la gare de Paris-Lyon. Affolés, dans le désordre et la confusion du sinistre, les 70 chevaux s'enfuirent au galop, semant partout la panique, renversant les enfants et causant mille dégâts sur la voie publique, balayée par cet escadron de bêtes terrorisées.



L'oeillère-frein

C'est alors qu'un passant, M. Alfred Ranglaret, pris d'une idée très ingénieuse, essaya de maîtriser le premier cheval qui se présentait à sa portée, en lui jetant brusquement son habit sur les yeux. Aussitôt calmée par cette obscurité subite, la bête s'est laissée faire, et le sauveteur, répétant son manège, put ainsi arrêter plus de 20 chevaux en moins de 5 minutes.

D'autres témoins de cette scène employèrent à l'exemple de M. Ranglaret, le même ingénieux moyen et avec le même succès. L'expérience fortuite démontrait donc qu'il suffit, pour se rendre maître d'un cheval emporté, de l'aveugler momentanément, la cause déterminante de l'emballement étant, neuf fois sur dix, une impression visuelle.

Fort de cette découverte, le sauveteur improvisé se mit à combiner un appareil qui pût remplacer, d'une façon pratique, et à la volonté du cocher, le " truc " dont il s'était servi si heureusement.

Ce n'était pas chose aisée de trouver un système simple, léger, d'action sûre et rapide, et facile à manœuvrer du siège, en toute circonstance. Voici comment M. Ranglaret a réalisé son appareil, qu'il appelle l'oeillère-frein, et dont nous donnons un dessin explicatif.

Aux brides du côté de la tête et en avant de l'oeillère, il adapte une sorte de petit volet de cuir très souple, pouvant se mouvoir en charnière autour d'une tige latérale. Un ressort tient ouvert le volet en question (A sur la figure).

A la partie antérieure de l'oeillère-frein, on a disposé un déclic métallique à deux branches, commandé par la cordelette B. Celle-ci est, à son autre extrémité, entre les mains du cocher ou de la personne qui se trouve dans la voiture.

L'animal vient-il à prendre le mors aux dents, manifeste-t-il seulement, par ses mouvements désordonnés, une vive frayeur, propice aux emballlements ?

Le moindre coup du doigt sur la ficelle fait dé-

clancher le ressort : brusquement les volets tutélaires s'abaissent, et l'animal, plongé tout à coup dans les ténèbres, s'arrête aussitôt, sans qu'il soit même besoin d'user des rênes pour le maîtriser. Bien plus, malgré le fouet, il est impossible de faire avancer un cheval ainsi aveuglé, tant que l'oeillère-frein n'a pas été replacée dans sa position primitive, c'est-à-dire ouverte.

Ceci a été surabondamment prouvé par les expériences officielles instituées, il n'y a pas longtemps, par la Préfecture de police.

Espérons, dans l'intérêt de la sécurité publique comme dans celui des chevaux, que l'oeillère-frein sera rendu obligatoire. Il en est fortement question d'ailleurs, nous assure-t-on, en haut lieu.

EDOUARD BONNAFFÉ.

EFFET INATTENDU D'UN SERMON

On conte qu'un jour un prédicateur italien fulmina contre la fureur de la loterie. Il était très content de son éloquence en voyant toutes les têtes s'incliner avec des signes d'assentiment. Pour achever son œuvre, il se livra alors à l'apostrophe et à la prosopopée :

— Insensés, s'écria-t-il, qui vous imaginez follement que le Pactole aux flots d'or va rouler chez vous parce que vous avez semé quelques pièces blanches sur le numéro tel ou tel !

A peine eut-il prononcé cette phrase, qu'il remarqua un grand mouvement dans l'auditoire. Un des fidèles se leva précipitamment et sortit, suivi presque aussitôt de deux ou trois autres. Beaucoup de femmes se penchèrent vers leurs maris, qui se mirent à tirer de crayons le leurs poches et à prendre furtivement une note.

Après l'office, au moment où le prêtre se déshabillait dans la sacristie, il vit venir à lui une vieille qui semblait à peine appartenir encore à ce monde :

— Monsieur l'abbé, vous avez désigné tout à l'heure dans votre beau sermon, deux numéros que j'ai eu le malheur d'oublier. Hélas ! je n'ai plus de mémoire. Voudriez-vous avoir l'obligeance de me les rappeler ?

— Mais, ma bonne, cela n'a aucune importance, j'ai dit les premiers numéros qui me sont venus à l'esprit.

— Je vous demande pardon, monsieur l'abbé, j'y tiens beaucoup.

— Je ne m'en souviens même pas. Qu'en voulez-vous donc faire ?

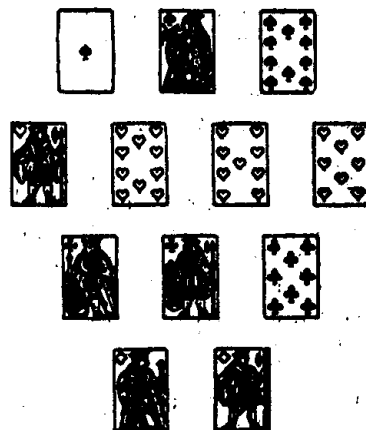
— Je voudrais mettre à la loterie sur ces numéros. Je suis sûre qu'ils sortiront.

Ainsi fut expliqué au prédicateur le mouvement qui avait suivi sa tirade. L'histoire ne dit pas si ces numéros sortirent ; mais elle assure que le bureau de la loterie vit défiler jusqu'au soir une procession de clients qui venaient tous demander les mêmes numéros.

JEUX DE CARTES

LE PIQUET

Second, quel est le meilleur écart avec



Un écart franc semble se qu'il y a de plus rationnel. Jetez vos piques et portez trois couleurs avec la chance de former une quinte si vous relevez dame et sept de cœur ; un quatorze de valet est possible, enfin vous ferez probablement cartes égales.